

Le langage de la prostituée dans le roman du dix-neuvième siècle

Shoshana-Rose MARZEL
Bezalel, Académie d'art et de design, Israël

Selon le *Larousse* le (la) prostitué(e) est une « personne qui se livre à la prostitution¹ », et la prostitution est un « [a]cte par lequel une personne consent habituellement à pratiquer des rapports sexuels avec un nombre indéterminé d'autres personnes moyennant rémunération² ». Ainsi, qu'il s'agisse d'une simple prostituée, d'une demi-mondaine, d'une femme entretenue ou d'une courtisane, la prostituée du dix-neuvième siècle correspond à ces définitions. Ce personnage protéiforme envahit le roman de l'époque. Bien que l'écrivain du dix-neuvième siècle, en particulier l'auteur naturaliste soucieux de décrire le « réel », cherche à donner une image réaliste du personnage, il crée néanmoins, presque malgré lui, un protagoniste fantasmatique. Effectivement, comme l'ont montré de nombreux chercheurs tels Bernheimer³, Matlock⁴, Queffelec⁵, Davey⁶, parmi d'autres, le discours littéraire sur la prostitution est plus une production textuelle qu'une reproduction fidèle d'un phénomène social.

Nous étudierons ici le langage de la prostituée dans le roman du dix-neuvième siècle. À travers l'analyse de ses dialogues avec son entourage, avec ses clients, à travers ses monologues intérieurs et d'autres instances discursives la concernant, il sera démontré que son langage varie en fonction de son statut : simple prostituée, elle usera essentiellement d'un langage vulgaire, alors que devenue courtisane recherchée, elle manifestera sa nouvelle condition par un langage particulièrement fleuri. Seuls quelques écrivains lui accordent un discours normatif, dénué de caractères particuliers.

Si, *a priori*, la motivation littéraire de l'auteur visait à révéler les différents visages de ce personnage polymorphe, en réalité, la prostituée réfléchit principalement divers fantasmes masculins. Dans ce cadre, contrairement aux fantasmes projetés *sur* la prostituée, son langage, dans le roman, met à jour les fantasmes de son client sur lui-même. En outre, les conditions de publication des

1. <http://www.larousse.com/en/dictionnaires/francais/prostituee>

2. <http://www.larousse.com/en/dictionnaires/francais/prostitution>

3. Charles Bernheimer, *Figures of Ill Repute: Representing Prostitution in Nineteenth-Century France*, Duke University Press, 1997.

4. Jann Matlock, *Scenes of Seduction: Prostitution, Hysteria, and Reading Difference in Nineteenth-Century France*, New York, Columbia University Press, 1994.

5. Lise Queffelec, « Inscription romanesque de la femme au XIXe siècle : le cas du roman-feuilleton sous la Monarchie de Juillet », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 86e Année, n° 2, mars-avril 1986, p. 189-206.

6. Lynda Davey, « La croqueuse d'hommes : images de la prostituée chez Flaubert, Zola et Maupassant », *Romantisme*, n° 58, 1987, p. 59-66.

romans au dix-neuvième siècle se répercutent sur leur rédaction, car ceux-ci étant destinés à un large public, les auteurs s'autocensurent, y compris à propos du langage prostitutionnel. Le langage romanesque de la prostituée est donc le fruit de cet amalgame.

Le langage vulgaire de la simple prostituée

Dans le roman du XIX^e siècle, la prostituée use le plus souvent d'un langage vulgaire que l'écrivain s'efforce de reproduire. Il en va ainsi de Balzac, qui, dans *La Cousine Bette*, parsème son texte de petites touches, les perles langagières de quelques femmes légères ; voici un premier exemple :

Elle [Josépha] vint serrer la main à Jenny Cadine, qui lui dit : — Prête-moi donc tes mitaines ? Josépha détacha ses bracelets et les offrit, sur une assiette, à son amie. — Quel genre ! dit Carabine ; faut être duchesse ! Plus que cela de perles !⁷

Deuxième exemple :

— Ah bah ! dit Carabine [...] tu ne connais pas les Brésiliens. C'est des crânes qui tiennent à s'empaler par le cœur !... Tant plus ils sont jaloux, tant plus ils veulent l'être. Môsieur parle de tout massacrer, et il ne massacrera rien, parce qu'il aime...⁸

Et voici enfin les propos d'Atala Judici, jeune prostituée vendue par ses parents au baron Hulot d'Ervy, et dont le narrateur souligne le mimétisme langagier, jusqu'à la prononciation déformée :

Lorsque la baronne fut assise au fond de la voiture, Atala s'y fourra par un mouvement de coulevre. — Ah ! Madame, dit-elle, laissez-moi vous accompagner et aller avec vous. Tenez, je serai bien gentille, bien obéissante, je ferai tout ce que vous voudrez ; mais ne me séparez pas du père Vyder, de mon bienfaiteur qui me donne de si bonnes choses. Je vais être battue !... — Allons, Atala, dit le baron, cette dame est ma femme, et il faut nous quitter... — Elle ! Si vieille que ça ! répondit l'innocente, et qui tremble comme une feuille ! Oh ! c'te tête ! Et elle imita railleusement le tressaillement de la baronne⁹.

Dans son analyse du discours balzacien, Éric Bordas soutient que « [c]onscient de l'importance de la prononciation dans une perspective de caractérisation populaire, Balzac a soin d'émailler les discours de ses personnages d'indices pseudo-mimétiques. La caducité de l'*e* dit « muet », la réduction des groupes de consonnes, les liaisons, un certain nombre d'accidents phonétiques sont ainsi restitués¹⁰ ».

Dans son roman populaire *Les Mystères de Paris*, Eugène Sue fait de l'argot de ses personnages l'un des éléments-clés du roman. La célèbre prostituée des *Mystères*, Fleur-de-Marie/la goualeuse, use largement de cet idiome, comme les autres personnages¹¹ :

7. Honoré de Balzac, *La Cousine Bette*, dans *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1976-1981, p. 407.

8. *Ibid.*, p. 413.

9. *Ibid.*, p. 446.

10. Éric Bordas, *Balzac, discours et détours: pour une stylistique de l'énonciation romanesque*, Toulouse, Presses Univ. du Mirail, 2003, p. 39.

11. Sur les relations déviances et argot dans la littérature, voir Marie-Christine Leps, *Apprehending the Criminal: The Production of Deviance in Nineteenth-Century Discourse*, Durham, Duke University Press, 1992, p. 57.

N'approche pas, ou je te crève les *ardents* avec mes *fauchants*, dit-elle d'un ton décidé. Je ne t'avais rien fait, pourquoi m'as-tu battue ? – Je vais te dire ça, s'écria le bandit en s'avançant toujours dans l'obscurité. Ah ! je te tiens ! et tu vas la danser ! ajouta-t-il en saisissant dans ses larges et fortes mains un poignet mince et frêle¹².

Comme Sue, Huysmans s'ingénie, dans *Marthe, histoire d'une fille*, à reproduire le milieu populaire, y compris sa parlure ; voici une réplique de Marthe à son imprésario puis amant, Ginginet :

— Eh bien ! Et quand j'irais ? Ah ça, tu crois donc que j'écoute toutes les guitares que tu me grattes depuis une heure ? Tu m'as fait sortir de ma geôle, c'est vrai. Pourquoi ? Pour me planter dans un comptoir et échauffer les gens en goguette. Je sers d'enseigne à ta bibine ; je joue le rôle d'allumettes, mais je n'ai pas le droit de brûler pour de bon ! Quant à mon rafalé d'amant, comme tu le nommes, je l'aimerais peut-être s'il avait plus de colère au cœur, s'il était moins gnangnan, s'il était homme, enfin¹³.

Notons toutefois que si Marthe s'exprime vulgairement, la palme de la vulgarité, avec usage excessif de l'idiome parisien argotique, revient à Ginginet.

Nana retrace le parcours de l'héroïne qui, de simple prostituée accède au statut enviable de grande cocotte. Si cette ascension transforme la vie du personnage, elle ne fait pas évoluer son langage. Et comme les auteurs précédents, Zola reproduit la vulgarité langagière de Nana et de son entourage. Voici un premier exemple :

Cependant, la femme de chambre insinuait que madame aurait dû confier ses besoins au vieux grigou. — Eh ! Je lui ai tout dit, cria Nana ; il m'a répondu qu'il avait de trop fortes échéances. Il ne sort pas de ses mille francs par mois... Le moricaud est panné, en ce moment ; je crois qu'il a perdu au jeu... Quant à ce pauvre Mimi, il aurait grand besoin qu'on lui en prêtât ; un coup de baisse l'a nettoyé, il ne peut seulement plus m'apporter des fleurs¹⁴.

Dans ce second exemple, voici Nana face au comte de Muffat :

Mais, à la fin, il l'assommait avec son entêtement à ne pas comprendre les femmes ; et elle fut brutale. — Eh bien ! Oui, j'ai couché avec Foucarmont. Après ?... Hein ? Ça te défrise, mon petit mufe ! C'était la première fois qu'elle lui jetait « mon petit mufe » à la figure. Il restait suffoqué par la carrure de son aveu ; et, comme il serrait les poings, elle marcha vers lui, le regarda en face. — En voilà assez, hein ?... Si ça ne te convient pas, tu vas me faire le plaisir de sortir... Je ne veux pas que tu cries chez moi... Mets bien dans ta caboche que j'entends être libre. Quand un homme me plaît, je couche avec. Parfaitement, c'est comme ça... Et il faut te décider tout de suite : oui ou non, tu peux sortir. Elle était allée ouvrir la porte. Il ne sortit pas¹⁵.

Chez Nana, la vulgarité réunit forme et fond : dans le premier extrait, elle calcule les bénéfices de ses trois protecteurs du moment : la contribution du « vieux grigou », un commerçant du faubourg Saint-Denis de tempérament économe, ne dépasse pas les mille francs par mois ; celle d'un Valaque, un prétendu comte, s'élève à bien peu, vu sa parcimonie ; et celle du troisième, l'amant de cœur que se doit toute prostituée, « ce pauvre Mimi », est nulle puisqu'il est complètement ruiné.

12. Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, éd. Judith Lyon-Caen, Paris, Gallimard, « Quarto », 2009, p. 40, italiques dans l'original ; les « ardents » sont les yeux, et les « fauchants », des ciseaux.

13. Joris-Karl Huysmans, *Marthe, histoire d'une fille* (1876), Éditions du Boucher, 2002, p. 53.

14. Émile Zola, *Nana* (1880), éd. Henri Mitterand, Paris, Gallimard, 1998, p. 54-55.

15. *Ibid.*, p. 432.

Et dans sa tirade contre Muffat, Nana n'a plus de limites, ni de langage, ni de comportement. En entremêlant monologue intérieur et discours direct, le deuxième passage expose cette grossièreté tout aussi interne qu'externe.

Si les prostituées sont légion dans la prose maupassantienne, la majorité d'entre elles sont des « filles¹⁶ », ne possédant qu'un langage limité, pauvre. Parfois, l'écrivain stigmatise d'emblée le dialogue prostitutionnel, en indiquant dans *La Maison Tellier*, par exemple, que « [j]usqu'à Beuzeville elles furent seules et *jacassèrent comme des pies*¹⁷ ». Ou encore dans *Mademoiselle Fifi*,

Il galantisait en français du Rhin ; et ses compliments de taverne, expectorés par le trou des deux dents brisées, arrivaient aux filles au milieu d'une mitraille de salive. Elles ne comprenaient rien, du reste ; et leur intelligence ne sembla s'éveiller que lorsqu'il cracha des paroles obscènes, des expressions crues, estropiées par son accent. Alors, toutes ensemble, elles commencèrent à rire comme des folles, tombant sur le ventre de leurs voisins, répétant les termes que le baron se mit alors à défigurer à plaisir pour leur faire dire des ordures. Elles en vomissaient à volonté, saoules aux premières bouteilles de vin...¹⁸

D'autres filles s'expriment dans un français approximatif, campagnard, telle Françoise dans la nouvelle *Le Port* :

J'ai fait une faute avec li. On est si bête quand on est jeune. Pi j'allai comme bonne du notaire qui m'a aussi débauchée et qui me conduisit au Havre dans une chambre. Bientôt il n'est point r'venu; j'ai passé trois jours sans manger et pi ne trouvant pas d'ouvrage, je suis entrée en maison, comme bien d'autres. J'en ai vu aussi du pays, moi ! ah ! et du sale pays ! Rouen, Évreux, Lille, Bordeaux, Perpignan, Nice, et pi Marseille, où me v'là !¹⁹

Pour accentuer le contraste entre les différents styles langagiers des prostituées, Maupassant entremêle leurs discours dans le conte *Promenade* ; celui-ci met en scène un M. Leras, modeste teneur de livres, rencontrant au bois plusieurs prostituées :

Une femme arriva près de lui et prit place à son côté. « Bonjour, mon petit homme », dit-elle. « [...] Laisse-toi aimer, mon chéri ; tu verras que je suis bien gentille. » Il prononça : « Vous vous trompez, madame ». « Allons, ne fais pas la bête, écoute... » Il s'était levé, et il s'éloigna, le cœur serré. Cent pas plus loin, une autre femme l'abordait : « Voulez-vous vous asseoir un moment près de moi mon joli garçon ? » Il lui dit : « Pourquoi faites-vous ce métier-là ? » Elle se planta devant lui, et la voix changée, rauque, méchante : « Nom de Dieu, ce n'est toujours pas pour mon plaisir ». Il insista d'une voix douce : « Alors, qu'est-ce qui vous pousse ? » Elle grogna : « Faut bien qu'on vive, c'te malice »²⁰.

Dans ce passage, la démarcation entre les deux « langues » est nette : celle du travail, aguicheuse, prononcée dans une attitude séductrice pour attirer le client est mise en opposition avec le langage grossier, présumé être le langage naturel de la prostituée.

Parfois, c'est justement ce langage grossier qui repousse ; voici Balzac dans *La*

16. Louis Forestier, *Boule de Suif et La Maison Tellier de Guy de Maupassant*, Paris, Gallimard, 1995, p. 37-44.

17. Guy de Maupassant, *La Maison Tellier, L'Ami Patience, Le port*, Éditions du Boucher 2002, p. 12, c'est nous qui soulignons.

18. Guy de Maupassant, *Boule de suif, Mademoiselle Fifi*, Elibron Classics, 2006, p. 160.

19. Guy de Maupassant, *La Maison Tellier, L'Ami Patience, Le port*, Éditions du Boucher 2002, p. 47.

20. Guy de Maupassant, « Promenade », *Contes et nouvelles*, t. II, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1974, p. 130.

Cousine Bette :

Agathe tenta médiocrement le cuisinier, tant elle était grossière dans son langage, car elle avait servi les rouliers, elle sortait d'une auberge de faubourg, et, au lieu de faire la conquête du chef et d'obtenir de lui qu'il lui montrât le grand art de la cuisine, elle fut l'objet de son mépris²¹

Le langage des simples prostituées dans le roman du dix-neuvième siècle est composé de familiarismes populaires, de stéréotypes langagiers de genre parisien, de syntaxe fautive, d'indices pseudo-mimétiques et de mots d'argots. Ce vocabulaire et ce style, censés témoigner d'une authenticité ethnoculturelle, viennent indiquer, en premier lieu, l'origine sociale des prostituées, leur basse extraction. De la sorte, ce langage s'efforce de produire des effets de réel, répondant ainsi aux exigences génériques du roman réaliste et naturaliste. En effet, les écrivains contemporains accordent une grande importance à la langue de leurs personnages : selon Philippe Dufour, « Sainte-Beuve verra [dans l'écriture de Balzac] la marque du réalisme, une prose toute en diversité linguistique, tant par la voix du narrateur que par la parole des personnages²² » ; Eugène Sue s'évertue à introduire l'argot parisien dans *Les Mystères de Paris* ; Zola effectue un travail préparatoire linguistique pour ses romans²³ ; Maupassant et Huysmans portent une attention méticuleuse à la parole de leurs personnages. Selon Philippe Hamon, dans cette nouvelle littérature de la ville qui est celle du XIX^e siècle,

Pas de lieu qui ne soit parler : de nouvelles parlures, fortement localisées, s'installent, liées à la ville, en littérature : l'argot des bas-fonds, la blague de l'atelier, le bon mot du boulevard, les rumeurs de la Bourse, le barbarisme des loges, le cliché du salon bourgeois, [...] De nouveaux schèmes s'actualisent [...] comme un nouveau personnel littéraire conditionné par ces mêmes schèmes : le flâneur, le badaud, le gamin de Paris, le provincial à l'Exposition, la grisette, le bousingot, le rentier inspecteur de grands travaux, le bourgeois, le détective expert en filatures, la passante, le chiffonnier, le dandy, la mondaine et la fille des rues²⁴.

Cependant, bien que tentant de restituer l'authenticité de ces voix, les romanciers s'autocensurent, puisque leurs romans, destinés au grand public, sont publiés d'abord sous forme de romans feuilletons dans des journaux à grands tirages. En conséquence, le langage de ces vulgaires péripatéticiennes n'est qu'un pâle reflet du langage réellement ordurier et obscène des prostituées du temps, comme le montre par exemple Pierre Merle dans son *Dictionnaire de l'argot de la prostitution* (2005), qui inclut le dix-neuvième siècle²⁵.

21. Honoré de Balzac, *La Cousine Bette*, *op. cit.*, p. 450.

22. Philippe Dufour « Illusions perdues : une histoire des mœurs langagières », *L'information littéraire* 1/2004 (vol. 56), p. 14-23. URL : www.cairn.info/revue-l-information-litteraire-2004-1-page-14.htm.

23. Voir par exemple Jeanne Barbéris, « 'La voix du Grand Absent' : la parole du Peuple dans *Germinal* », *Littérature*, n° 76, 1989, p. 89-104 ; Pierre L. Horn, Mary Beth Pringle, *The Image of the prostitute in modern literature*, F. Ungar, 1984, p. 32.

24. Philippe Hamon, « Voir la ville », *Romantisme*, 1994, n° 83, p. 7.

25. Pierre Merle, *Mots de passe : Dictionnaire de l'argot de la prostitution*, Lausanne, Favre, 2005.

Le langage soigné de la courtisane

Contrairement au langage précédent, dominé par la vulgarité, – celui-ci change du tout au tout : à l'élégante courtisane correspond un langage tout aussi élégant. Voici Esther Gobseck, alias la Torpille, s'adressant à Vautrin transformé pour l'heure en abbé Carlos Herrera, dans *Splendeurs et misères des courtisanes* :

— Pourquoi donc injuriez-vous mon bonheur ? Ne puis-je aimer Lucien et pratiquer la vertu, que j'aime autant que je l'aime ? Ne suis-je pas prête à mourir ici pour elle, comme je serais prête à mourir pour lui ? Ne vais-je pas expirer pour ces deux fanatismes, pour la vertu qui me rendait digne de lui, pour lui qui m'a jetée dans les bras de la vertu ? Oui, prête à mourir sans le revoir, prête à vivre en le revoyant. Dieu me jugera²⁶.

La demi-mondaine Marguerite Gautier, héroïne de *La Dame aux camélias* de Dumas fils, use d'un langage policé, parfois même brillant. Voici un extrait de l'une des lettres qu'elle écrit à Armand Duval :

Je n'avais pu résister au désir de vous donner l'explication de ma conduite, et je vous avais écrit une lettre ; mais écrite par une fille comme moi, une pareille lettre peut être regardée comme un mensonge, à moins que la mort ne la sanctifie de son autorité et qu'au lieu d'être une lettre, elle ne soit une confession²⁷.

Dans tous ces cas, la courtisane, à travers son langage, donne une image romantique de la prostituée, plus fantasme que réalité. Notons, par ailleurs, que ces courtisanes meurent souvent jeunes, ceci étant encore une façon idéalisée de leur faire expier leur passé répréhensible ; car, comme l'explique Alex Lascar, « [l]a courtisane peut être sublime, mais son impureté demeure que n'efface pas le sacrifice²⁸ ».

Zola, cependant, fidèle à son projet naturaliste, déroge à cette norme. Nana, richissime grande cocotte, devenue « une femme chic, rentière de la bêtise et de l'ordure des mâles, marquise des hauts trottoirs²⁹ », continue, même au pinacle, de s'exprimer dans le même langage ordurier que ses consœurs moins fortunées qu'elle. De la sorte, Zola casse la distinction consensuelle entre les différentes prostituées, entre la fille et les grandes horizontales.

Le langage ordinaire

D'autres écrivains choisissent de ne pas utiliser ces langages pour quelques-uns de leurs personnages de prostituées. Victor Hugo, par exemple, a introduit dans la littérature l'une des plus célèbres « prostituées vertueuses », ce type de jeune femme qui atterrit contre son gré dans la prostitution, pour y avoir été poussée par la misère. Comme l'explique Marc Angenot, « [l]a prostituée vertueuse manifeste la

26. Honoré de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1976-1981, p. 471.

27. Alexandre Dumas (fils), *La Dame aux camélias* (1848), Americ-Edit, 1944, p. 104.

28. Alex Lascar « La courtisane romantique (1830-1850) : solitude et ambiguïté d'un personnage romanesque », *Revue d'histoire littéraire de la France* 4/2001 (vol. 101), p. 1193-1215.

URL : www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2001-4-page-1193.htm.

29. Zola, *Nana*, *op. cit.*, p. 313.

même intolérable contradiction entre une nature chaste et tendre et l'infamie d'une condition dont elle ne peut s'affranchir. [...] Ce type romanesque [...] incarne une "impensable" morale, puisqu'on ne peut ni condamner ni affranchir réellement l'héroïne de sa condition³⁰ ». C'est le sort de Fantine, la mère de Cosette dans *Les Misérables*, à laquelle Hugo accorde un langage simple mais digne. Selon Philippe Dufour, analysant la langue dans ce roman « Hugo ne cherche pas un mimétisme de pure forme, de simples effets de réel linguistiques ; il est d'abord un grand descripteur de la parole. Il ne se contente pas de la citer [...] ; il l'analyse. Le dialogue hugolien ne reproduit pas uniquement des énoncés : il caractérise l'énonciation³¹ ». Ainsi, la parole digne de Fantine concorde avec le projet hugolien d'en faire une prostituée vertueuse, qui ne possède pas, justement, le bagout des prostituées professionnelles.

Il en va de même pour Flaubert, à propos de Rosanette, dans *L'Éducation sentimentale*. Celle-ci, ni prostituée vertueuse ni grande cocotte, use cependant d'un langage ordinaire, qu'elle truffe de lieux communs ; ainsi, d'après Guillaume Gomot, « le langage populaire de la jeune femme est parfois marqué par ces traits animaux : elle parle d'un amant comme de son "oiseau" (p. 285) et elle dit d'Arnoux, "ce chameau-là !" (p. 360) : "Ah ! il m'embête, [...] l'animal !" (p. 167)³² ».

Pour ces auteurs, la prostituée ne se caractérise donc pas par son langage, mais par son destin.

Langage prostitutionnel et fantasmes masculins

Dans le roman du XIX^e siècle, le langage prostitutionnel se conjugue sur trois modes différents : grossier, délicat ou ordinaire. Toutefois, dans la majeure partie des cas, la prostituée use du premier, autrement dit d'un langage vulgaire, que ce soit dans l'exercice de ses fonctions ou dans l'intimité. Mais il y a plus : dans certaines circonstances particulières, prise de colère, la prostituée se déchaîne. Fervente patriote, par exemple, elle émet d'ardents propos antiprussiens dans *Boule de Suif* et *Mlle Fifi* ; ainsi, face aux exigences de l'officier prussien, Elizabeth Rousset (Boule de Suif) déclare à M. Follenvie :

Vous lui direz à cette crapule, à ce saligaud, à cette Charogne de Prussien, que jamais je ne voudrai ; vous entendez bien, jamais, jamais³³.

Et dans *Mademoiselle Fifi*, au Prussien qui soutient pouvoir jouir de toutes les femmes de France, Rachel hurle : « Moi ! moi ! Je ne suis pas une femme, moi, je suis une putain ; c'est bien tout ce qu'il faut à des Prussiens³⁴ ! »

30. *Le Roman populaire, recherches en paralittérature*, Marc Angenot (dir.), Montréal, P.U. du Québec, 1975, p. 79.

31. Philippe Dufour, « De la langue aux langages : *Les Misérables* », dans *Victor Hugo et la langue*, actes du colloque de Cerisy, textes réunis par Florence Naugrette et présentés par Guy Rosa, Editions Bréal et Université Paris-Diderot-Paris 7, 2005, p. 2-3.

32. Guillaume Gomot « Est-elle bête !... Rosanette : une figure animale de *L'Éducation sentimentale* ? », *Revue Flaubert*, n° 10, 2010, « Animal et animalité chez Flaubert », numéro dirigé par Juliette Azoulai, <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=60>

33. Guy de Maupassant, *Boule de suif, Mademoiselle Fifi*, Elibron Classics, 2006 (1880), p. 26.

34. *Ibid.*, p. 162.

Cependant, l'énoncé prostitutionnel littéraire n'est pas uniquement la transcription plus ou moins fidèle ou édulcorée de discours pris sur le vif. Même filtré par l'autocensure, ce langage et son morcellement reflètent différents fantasmes masculins.

En premier lieu, la langue de la prostituée indique la disponibilité ; de la sorte, ce langage et les actes qui l'accompagnent renvoient au fantasme le plus élémentaire, celui de la femme toujours consentante, toujours prête à satisfaire le désir de l'homme. Et plus encore, puisque ce langage avenant fait croire au client qu'il est même désiré – avec l'emploi de termes affectueux, tels que « mon chéri », « beau garçon », « charmant jeune homme », etc. Même s'il est infantile et idiot, ce simulacre d'affection, de désir feint et joué, est à la base du contrat client/prostituée.

De plus, à travers la transcription littéraire du langage prostitutionnel grossier, se profile le fantasme masculin concernant la nature animale, purement physique et instinctive de la prostituée, entretenant auprès de son client la promesse d'une expérience du même type. À travers son langage ordurier, la prostituée lui fait entrevoir tout un monde de liberté, celui-ci ne pouvant, en principe, être obtenu nulle part ailleurs. En exposant la parole de la prostituée dans son texte, l'écrivain raconte le fantasme masculin d'une libération – fût-elle onirique, sexuelle, jeu de découverte ou de curiosité. Ainsi, libéré par la parole de sa partenaire, le client libère également son propre corps. C'est exactement ce à quoi se réfère la scène bestiale entre Nana et le comte Muffat de Beuville. Voici une partie de cette scène :

[...] elle le traita en animal, le fouailla, le poursuivit à coups de pied. — Hue donc ! hue donc !... Tu es le cheval... Dia, hue ! sale rosse, veux-tu marcher !

D'autres fois, il était un chien. Elle lui jetait son mouchoir parfumé au bout de la pièce, et il devait courir le ramasser avec les dents, en se traînant sur les mains et les genoux.

— Rapporte, César !... Attends, je vais te régaler, si tu flânes !... Très bien, César ! obéissant ! gentil ! ... Fais le beau !

Et lui aimait sa bassesse, goûtait la jouissance d'être une brute. Il aspirait encore à descendre, il criait : — Tape plus fort... Hou ! hou ! Je suis enragé, tape donc³⁵ !

Pour Zola, reproduire ce langage participe également de son dessein initial, celui de dénoncer la prostitution et les méfaits qu'elle entraîne. En introduisant le langage canaille de la prostituée, il dénonce aussi la dégradation de ses clients qui se délectent de ses propos.

Ce langage vulgaire et débridé répond également à une recherche esthétique ; Huysmans par exemple, pastiche à plaisir le langage du plus bas peuple. Simultanément, ce langage contraste avec la parole d'autres personnages, issus de mondes différents et de la sorte, accentue leur disparité. Cette recherche se retrouve encore chez Zola, les frères Goncourt et d'autres.

Mais cette liberté à la fois langagière et corporelle a un prix, comme le raconte encore Huysmans dans *Marthe, histoire d'une fille* :

Le chaland se levait le matin et dégrisé, reconnaissant l'endroit où il avait couché, furieux contre lui-même, plein de dégoût pour la femme qui l'avait frôlé, il s'habillait en un tour de main, secouait le blanc qui marbrait ses habits et s'échappait sans même lui

35. Zola, *Nana*, *op. cit.*, p. 446.

dire adieu ; elle entendait son pas précipité sur les marches, puis il s'arrêtait près de la porte, attendant que l'omnibus fût passé pour sauter dans la rue et s'enfuir³⁶.

Cette dévalorisation de soi n'a pas sa place dans les relations avec les grandes courtisanes littéraires ; au contraire, la parole accordée à la courtisane au grand cœur concentre sur elle d'autres fantasmes masculins, notamment ceux qui expriment les parties nobles, sensibles et généreuses de son client. Selon Alex Lascar, « cette promotion dans le statut romanesque, voilà peut-être, par la littérature, le vrai hommage, inaperçu, que leur rendent leurs thuriféraires. [...] Bien seules dans le roman du temps par leur caractère, leur cheminement, marginales, elles restent pourtant seules dans la mémoire : admirables figures, merveilleux trompe-l'œil, disant le pouvoir de la littérature, qui invente le réel et donne à l'imaginaire, pour toujours, la force du vrai³⁷ ».

Il n'y a pas, dans le roman du XIX^e siècle, de réel sociolecte prostitutionnel ; à l'inverse, le personnage de la prostituée, à la fois censuré et pseudo-réaliste, fait feu de tout bois, et utilise le langage mis à la disposition de tous. Le langage de la prostituée reflète donc moins sa propre marginalité³⁸ que le rôle qui lui assigne l'écrivain. En conséquence, ce langage exprime à la fois un souci de réalisme et des fantasmes masculins.

Dans ce cadre, le rapport de l'homme à la prostituée n'est pas un rapport à autrui, ni une reconnaissance de l'autre – mais un rapport à soi-même. Le langage romanesque de la prostituée est donc spéculaire, et reflète l'homme tel qu'il aimerait se voir : sensuel, libéré, spontané, ludique, animal ou encore généreux et empathique. L'idée que la prostituée littéraire renvoie à divers fantasmes masculins n'est pas nouvelle. Selon Luce Czyba, par exemple, « [t]out se passe comme si les romanciers, à l'instar de leurs contemporains, réduisaient l'identité de la lorette à ce corps vénal, et fascinant parce que vénal. Le personnage est réduit à une apparence, une extériorité, un spectacle. La lorette n'a pas d'âme. Elle se donne à voir telle que son public masculin la conçoit et la rêve...³⁹ » Mais ici, il ne s'agit pas de fantasmes projetés *sur* la prostituée, mais des fantasmes du client, de ceux qu'il vit lui-même à travers elle, à travers son langage.

Par ailleurs, ce langage reproduit l'asymétrie entre l'homme (client) et la prostituée (payée) : du côté masculin – la considération, l'argent et le pouvoir accompagnés d'un langage correct, alors que du côté féminin, des êtres dénués de réelles personnalités, des « femmes marchandise⁴⁰ », comme les qualifie Legardinier, utilisables et interchangeables, formulent leurs dires de façon impersonnelle. La

36. Joris-Karl Huysmans, *Marthe, histoire d'une fille*, op. cit., p. 68.

37. Alex Lascar, article cité.

38. Reproduire la marginalité de la prostituée constitue, cependant, un objectif important de cette littérature ; voir Barbara Giraud, *L'Héroïne goncourtienne. Entre hystérie Et dissidence*, Berne, etc., Peter Lang, 2009, p. 203-211 ; Marjorie Rousseau, « Exhibition de la marginalité et déviance du discours : les récits de la prostituée des années 1880 en France et en Espagne », *TRANS*, Revue de littérature générale et comparée, n° 13, 2012. <http://trans.univ-paris3.fr/spip.php?article537#nh1>

39. Luce Czyba, « Paris et la lorette », *Écrire au XIXe siècle*, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, volume 646, Presses Univ. de Franche-Comté, 1998, p. 52.

40. Claudine Legardinier, *Les Trafics du sexe : Femmes et enfants marchandises*, Toulouse, Édition du Milan, 2011.

thèse foucauldienne, selon laquelle le corps est le lieu où s'exerce le pouvoir⁴¹ s'applique aussi au langage qui accompagne le marché prostitutionnel.

Ainsi, sans être de la littérature pornographique ni de la documentation anthropologique, ces romans arrivent néanmoins à mettre à jour les pulsions masculines, à travers le langage euphémisé des prostituées.

41. Michel Foucault, « Le sujet et le pouvoir », *Dits et écrits*, tome IV, Paris, Gallimard, 1980-1988, p. 222-243.